

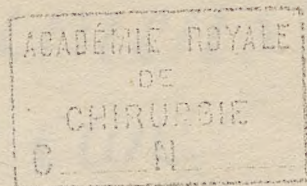
au 1.^{er}
admis à une seconde
lecture

4
N^o 6 sur les Regles Diététiques

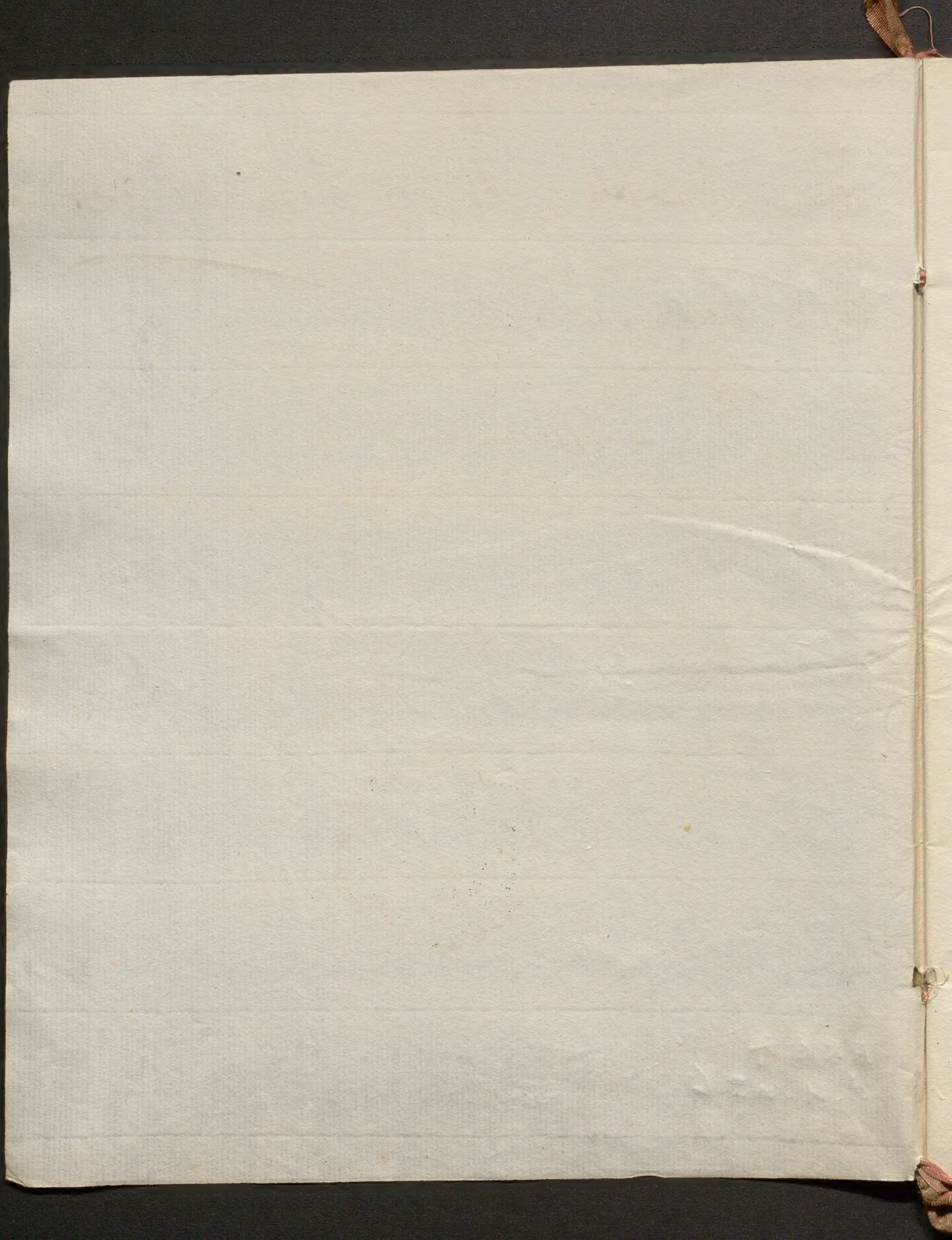
Au 2.^o retenu au concours

B

1777

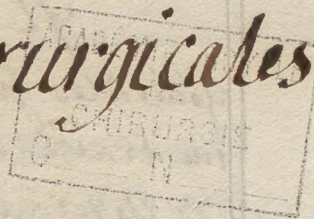


ARC 7
d. 1 n^o 6
A FLIZE



N^o. 6. recu le 26 xbre 1776

*Dissertation
sur l'emploi
Des Alimens
dans la cure
Des maladies Chirurgicales*



Summa Medicina non uti Medicamentis.

Cels.

Comment l'usage des alimens peut-il
être dirigé dans les maladies chirurgicales pour
le faire concourir à leur guérison ? quels sont
les préceptes généraux qui doivent en régler
l'administration ? quelle sera l'application spéciale
de ces préceptes aux cas particuliers ? n'en est-il
point où il faille renoncer aux règles communément



adoptées? En un mot quelle doit être l'administration
des regles diététiques considérées comme moyen
de guérison dans les maladies chirurgicales?
telle est la matière que l'Académie offre
à discuter, Matière intéressante dont il est plus
facile de sentir l'importance, que de la traiter
avec succès.

Il ne suffit pas de rassembler des notions
générales sur la nature des aliments, pour en former
un traité élémentaire, propre à l'instruction
des élèves. il est moins question de présenter des
institutions diététiques, que de fixer l'application
des préceptes que les maîtres de l'art doivent avoir
puisés dans les leçons publiques ou dans leurs lectures
particulières et de faire sentir avec quelque détail,
les avantages qui doivent en résulter sur la thérapeutique
chirurgicale. Ce n'est pas sur des spéculations
hypothétiques, qu'on peut fonder des préceptes utiles,
dans une matière aussi essentielle; l'expérience et
l'observation sont les grands moyens que l'art nous
présente pour y parvenir. C'est en les employant
que les plus grands hommes ont obtenu des succès.

Dans l'art de guérir; c'est sur l'expérience que
sont établis les dogmes, que nous nous laissons sur
les objets, nos deux plus sages législateurs, Celse et
Hippocrate.

Ceux qui ont étudié les ouvrages de ces grands
hommes, dont les travaux ont été également utiles à
la médecine et à la chirurgie, ont vu avec quels
soins ils ont réglé l'usage des aliments et de la boisson,
dans le traitement des maladies et l'importance
qu'ils y ont attachée.

Il est étonnant que leurs successeurs aient
négligé de suivre la route qu'ils avoient tracée,
on s'en occupe à calculer tristement les funestes effets,
que produisent les erreurs dans le régime; on les
a multipliés à l'infini; plusieurs se sont gravement
occupés de tristes et stériles recherches sur les causes
de nos maux; personne ou presque personne
ne s'en applique à nous en consoler, par la
recherche des moyens de forcer les causes au sou-
lagement des maladies qu'elles occasionnent. il
semble que jus qu'à présent on ait prescrit des règles
de femme plutôt que de diète ou de régime.
Cela est si vrai que l'on n'entend généralement par
le mot de diète que l'abstinence des aliments. Ce



n'en pas la l'idée que nos maîtres y attachoient; la
Diète chez eux étoit la manière de soumettre les aliments
aux règles thérapeutiques établies, de les employer comme
les remèdes les plus doux & les plus analogues à nos
fonctions; les Analeptiques sont-ils autre chose que des
aliments propres à combattre la faiblesse, à restaurer les
convalescens? N'avons nous pas aussi des aliments doux,
huilieux, mucilagineux, échauffans, rafraichissans, relaxans,
astringens &c. ? rien n'en plus commun dans la
société, que d'entendre demander à un médecin
le ci en il échauffant? cela en il rafraichissant?
il en vrai qu'on ne considère alors les aliments que
relativement à l'état de santé, ou tout au plus que
les considérations ne sont excitées chez nos sages femmes
que par la crainte de ternir l'état de leur teint.
Pourquoi ce qu'on fait dans l'état sain, ne feroit-il
pas applicable dans l'état malade? la médecine a-t-
elle quelque moyen plus efficace de guérir les ma-
ladies chroniques, que la direction réfléchie, raisonnée
de la Diète, du régime? de là le conseil si commun
dans la plus part des maladies lentes: Medicos & medi-
camina fugo; le régime seul bien réglé a plus guéri
de ces maladies que les remèdes les plus actifs. [a] ce

[a] optimum^{verò} medicamentum in opportuno cibis datus, qui
quando primum dari debeat quaeritur. cels. lib. III. cap. IV.

8
qui en utile à la médecine, pourroit-elle être nuisible
à la chirurgie? les maladies externes reconnoissent-
elles d'autres causes, d'autres moyens curatifs que les
maladies internes, ou plutôt n'en-ont-elles pas par analogie
de traitement et d'après des succès contre des maux
externes, qu'on a entrepris de guérir les maladies
internes? il ne doit exister, il n'existe en effet
que les mêmes moyens généraux de guérir les uns
et les autres et les moyens les plus utiles sont fondés
pour la plus grande partie, sur l'usage bien réglé
des aliments. tout le monde convient de ce principe,
par quelle fatalité n'avons nous donc jus qu'à présent
aucun traité ex professo sur l'emploi de ce moyen?
la chirurgie a senti la première le besoin; quand
elle y aura satisfait, quand elle se sera préparée une
marche sûre, qu'elle aura des règles certaines pour
l'application de la Diététique à la cure des maladies
externes; la médecine en suivant la méthode
ordinaire, appliquera par analogie les règles au
traitement des maladies internes et elle reconnoitra
encore une fois, dans la chirurgie, la mère et son
institutrice.

Arbuthnot, Lorry se sont occupés de cette



Matière, mais osons le dire avec l'Académie, d'une manière trop générale. il est difficile d'établir des préceptes particuliers; c'est cette difficulté qui'il sera glorieux et utile de vaincre. il est impossible de prévoir tous les cas, aussi n'en est-ce pas ce que demandait l'Académie.

Admettons une division dans les maladies chirurgicales, classons les aussi exactement qu'il est possible, indiquons les alimens qui conviennent dans le traitement de chacune de ces classes en particulier, et nous aurons rempli le but. auparavant rappelons nous quelques principes, qui nous préviennent contre les applications trop générales des préceptes que nous tâcherons d'établir. "En médecine, dit Celse, la règle générale peut bien être absolue en certains, mais il ne s'en suit pas qu'elle ne souffre aucune exception dans la pratique." [a].

Le tempérament du Malade, ses habitudes, le Climat, la saison peuvent établir autant d'exceptions, qu'il peut s'y trouver de Variétés. [b] le tempérament de chaque individu en plus ou moins de suite, plus ou

[a] Cels. de med. lib. VIII. cap. XII.

[b] Hipp. aphor.

7
moins compliqué. Dans l'un il favorise l'action des
causes de la maladie, dans l'autre il s'y oppose
et l'annéantit, selon cette maxime d'Hippocrate
" une chose incommode l'un en fait du bien à
" l'autre, parce qu'un corps diffère d'un corps, une
" constitution d'une constitution, un aliment d'un
" aliment. " [a] De la comparaison de les
diverses circonstances résulte l'emploi des moyens
diététiques dont il faut se servir. il est donc essentiel
de connoître d'abord le tempérament de son malade:
est-il sec ou humide, faible ou vigoureux, sujet
ou non aux maladies, et lors qu'il en éprouve, sont-
elles graves ou légères, longues ou de peu de durée?
a-t-il une manière de vivre régulière? est-il
actif ou indolent, frugal ou intempérant? il est
important d'être au fait de tout cela, si l'on veut
ne pas s'exposer à se tromper dans les indications
à remplir et dans le choix des moyens.

Il ne faut jamais perdre de vue que
l'habitude, quelque mauvaise qu'on la juge, a
acquis des droits qu'il seroit dangereux de contraindre.
Hippocrate l'a dit, les choses auxquelles on est

[a] de flatibus.



habitué quoi que mauvaises d'elles-mêmes, en deviennent moins nuisibles; ainsi le corps n'est pas aussi affecté des mauvaises habitudes qui sont anciennes, que d'une chose indifférente, mais à laquelle on n'est pas habitué. si l'on veut changer ses habitudes, il faut bien se garder de le faire subitement, la Nature craint également tous les extrêmes, au lieu qu'elle se trouve bien des changements insensibles. [a] il faut donc proportionner les secours et les conseils, non seulement aux différents malades, mais aux diverses circonstances.

Ces vérités générales s'appliquent naturellement à la diète; il ne faut pas absolument priver de café ceux qui en usent habituellement, parce que les choses dont on a l'habitude quoi que nuisibles ont leffé de l'être relativement à celui dont les organes y ont été accoutumés. c'est ainsi qu'un Marin boit sans danger une quantité d'eau de vie qui tueroit un homme sobre; c'est ainsi qu'une succillerie de vin ou un bon lordial pour un hydropique, tandis qu'elle n'exerce pas le moindre changement dans un homme habitué à boire du vin.

observation. un homme de 49

[a] Hippoc. aphor. Sect. II.

à 50 ans aidait à descendre une pièce de vin à la cave, il ne restait plus que deux degrés à franchir, lors que la corde qui la soutenait se rompit; tout le poids de la pièce porta sur le pauvre malheureux, qui ne put l'empêcher de se précipiter, en roulant sur ses jambes: les muscles jumeaux furent déchirés à la partie latérale interne de chaque jambe; il en résulta deux plaies de l'étendue de deux pouces carrés chacune. les tegumens voisins étoient détruits et détachés de l'étendue de la paume de la main. les dilatations vasculaires font voir que les muscles qu'ils recouvrent sont machés; on importe tout ce qui ne peut reprendre vie; il en résulte une déperdition de substance considérable. la suppuration s'établit, les dimensions des plaies diminuent. et la cure semble avancer beaucoup pendant les deux premiers mois. à cette époque les malades ne varient plus et ils demeurent dans la même état pendant tout le troisième mois. le blessé habitué à boire du vin. lui demandait avec instance et on lui en refusoit constamment. le pendant par réflexion, on lui en accorde d'a Bordeaux deux par jour, ensuite on lui en permet deux huit jours après, on aperçoit un changement notable



En mieux la guérison qui suit de près, vint apprendre, que l'habitude en une des choses qu'un praticien doit le plus respecter, dans le traitement des maladies. En effet le ne. peut être qu'à l'usage modéré du vin permis à cet homme, qui y étoit habitué, qu'on peut attribuer la cure de ses plaies.

Al. En en de même des climats en des saisons, il n'y a personne qui n'ait éprouvé que dans le Nord en pendant l'hiver on mange davantage en l'on digère plus facilement; sous la ligne au contraire pendant l'été on mange moins & le travail de la digestion en plus long. Cette règle n'en le pendant pas sans exception: Je connois un homme qui est plus agile & dont les organes exécutent mieux leurs fonctions, pendant l'été que pendant l'hiver; ce qui tient sans doute à quelque variété de tempérament à laquelle il est utile de faire attention; & c'est une nouvelle preuve de la nécessité d'examiner bien exactement toutes les circonstances, avant de donner la préférence à un aliment, à un remède sur un autre.

C'est la connoissance de toutes les variétés & le bon usage qu'on en peut faire, qui metteur

le médecin à porter de tourner au profit de la machine, les ressources que la Nature lui offre. En elle, l'art, la nature qui en le premier maître du médecin. Et il n'en heureux, qu'à proportion, qu'il en saisi la marche avec plus de facilité et la suit avec plus de précision. Ce n'en pas là tirer les indications de quelque système, aussi obscur que bien symétrisé; c'en pour le dire avec le plus, prendre conseil des causes évidentes qui l'ont à notre portée, de la combinaison même des circonstances; le sont elles qui indiquent les variations que doit admettre celui qui se propose de guérir. C'en par le défaut de cette combinaison qu'on prescrivait dans les hôpitaux, une manière de vivre en d'être uniforme, nuisible à la plus grande partie, relativement au genre et à la situation de leurs blessures et à leur tempérament; c'en à cela surtout qu'il faut attribuer le peu de succès des pansements et des opérations et la quantité effrayante des catastrophes.

Une réflexion qui ne doit pas m'échapper et que les chirurgiens instruits ont faite plus d'une fois, c'est que si l'on ne tire pas de l'usage bien dirigé des alimens un secours immédiat contre les plaies et autres maladies chirurgicales en elles même; il en

re butte un grand avantage, relativement au bon état
qu'il importe de procurer à l'économie animale. Et
donc on sait que de par, en grande partie la guérison.
les plus célèbres chirurgiens, ceux qui ont été le plus
heureux dans leur pratique, ont toujours pensé avec
Hippocrate que le but essentiel de leur art, étoit de
mettre la nature à l'aide, de lui préparer la facilité
d'agir, de lui fournir des sucs sains, qu'elle puisse
employer à sa manière et des forces suffisantes pour
les appliquer à la guérison, car c'est la nature qui
guérit: Son ministre n'a rien à faire qu'à écarter
les obstacles et éloigner les causes nuisibles.

C'est d'après ces principes vrais, confirmés
par l'expérience, qu'on peut se faire une idée
exacte de ce qu'on appelle préparation, remèdes
préparatoires en médecine et en chirurgie. En effet
le but de toute préparation doit être d'amener le corps
à l'état le plus propre à l'opération à laquelle
on se propose de le soumettre. S'il s'y trouve naturelle-
ment, toute préparation devient inutile, dangereuse,
il ne faut que s'abstenir d'agir; mais l'inaction pour
la plupart des praticiens est un état contraire, gêné; ils
ne sont satisfaits qu'après avoir beaucoup besogné, sans
s'inquiéter si cette besogne est conforme au travail
de la nature, dont ils ne connoissent que le nom. Je le

repote, mettons les agens en état d'agir librement
 et utilement et nous aurons rempli le but de toute
 préparation et peut être le seul but raisonnable
 de tout l'art de guérir. Vous avez une exécution
 considérable à faire sur un sujet pléthorique, tirez
 du sang, prescrivez une diète modérée, anti-phlogistique,
 vous préviendrez la violence de la fièvre, l'inflammation,
 les hémorragies. Si votre sujet est faible, exténué,
 cherchez à le fortifier par une diète nourissante,
 analeptique; enfin s'il est placé dans les états heureux
 qui tiennent le milieu entre les extrêmes, si ses fonctions
 s'exécutent avec aisance et liberté, ne lui prescrivez
 rien, il en sera préparé.

La diète végétale est-elle préférable à
 la diète animale dans le traitement des maladies?
 le problème qui n'auroit jamais dû en être un, a été
 diversement expliqué par les médecins. Dans le nord,
 on se procure plus que vers le midi les aliments tirés
 du règne animal. Les médecins de la Chine, du
 Japon, des Indes orientales défendent la viande, les
 poissons, les œufs dans les fièvres; ils n'accordent à leurs
 malades que l'eau de ris ou tout au plus le ris avec
 beaucoup d'eau; ils pensent que l'estomac ne sauroit



Digérer, lorsque le corps du Malade dans nos climats
 Meurs, nous à vous plus de complaisance nous accordons
 le bouillon de viande à nos febricitans, malgré la
 réclamation de quelques medecins celebres. toutes les
 viandes disposent certainement nos humeurs à la
 putrefaction; on dit que le mouvement excité par
 les fièvres aigües tend au même but; il seroit donc plus
 sage dans les cas de renoncer, avec les medecins de
 l'Inde, à tout produit animal. une chose nous
 excuse, c'est l'habitude des viandes en santé; d'ailleurs
 il y a quelque difference entre le bouillon de veau
 de poulet et le qu'on appelle communément du bon
 bouillon ou l'on jectifie affaiblissement de la cervelle.

UN préjugé dangereux qui merite
 par là toute notre attention, c'est la persévérance
 où sont beaucoup de praticiens routiniers, que les gelées
 de viande fortifient les malades; en conséquence, ils
 chargent un Estomac foible & qu'il de les gelées tirées
 ordinairement du veau ou du coq; ils oublient ou
 ils ignorent le bon sens de Boerhaave qui regardoit
 les gelées les consommées, comme très nuisibles aux
 Estomacs ^{foibles}, qui disoit positivement qu'ils ne pouvoient
 se digérer qu'avec les forces les plus robustes et qu'ils
 se changeoient en vraie colle forte dans les vides du

les organes stoient affoiblis. il en lependant de
 leur coïstances dans les quelles les alimens altérés
 peuvent meriter la préférence; nous tâcherons de les
 designer dans la suite.

Une diète trop sévère a les inconvénients
 comme un régime trop nourissant; et en l'avis
 d'Hippocrate: tenuis et exquisitus victus periculosus
 magis quam paulo plenior. [a] et en d'après ce
 principe qu'il vendoit la titaine d'orge plus épaisse dans
 une infinité de cas. il n'y a pas de garde malade qui suive
 rigoureusement les ordres des médecins jeunes et les
 malades ne s'en trouvent pas plus mal, pourvu qu'ils
 ne franchissent pas les bornes de leur appetit. l'affaiblissement
 l'épuisement sont les suites nécessaires d'une diète trop
 sévère; on fait que la privation totale des alimens
 rend les humeurs plus acides et les détermine à la
 putréfaction. assurément les vases des liquides n'ye
 propre à favoriser aucun des efforts de la nature. il
 seroit difficile de concevoir comment on pretendroit
 parvenir à la guérison d'une plaie, en détruisant
 les forces du blessé et les sucs balsamiques du sang,
 et en encore permis de s'exprimer ainsi; un plus
 acide et le bon sang n'a jamais donné l'émergence d'une

[a] aphor. Sect. 1^{re}.



liatrice prochaine et l'on ne parvient à lui rendre une qualité louable; qui en détruisant l'acrimonie des liquides et en augmentant l'oscillation des solides, par des remèdes et plus souvent encore par des aliments convenables, administrés à propos.

Je dis des aliments convenables et administrés à propos, parce que s'ils étoient accordés à l'objet et si leur qualité ou leur quantité n'étoient point relatives à la nature de la maladie ou des altérations deviendroient nuisibles et bientôt on verroit les symptômes augmenter et le malade périr. une indigestion en une maladie très grave, lors qu'elle attaque un homme en santé, l'hy à elle qu'il faut attribuer tant de morts subites dont on ignore les causes; quels funestes effets ne produiroit-elle pas sur un homme qui avoit une plaie profonde, d'écrasée ou que tout autre accident, plâtré, entra les malades? En supposant qu'elle seroit légère, elle auroit du moins l'inconvénient de troubler le travail de la nature, qui dans le cours de la suppuration la plus louable ne sauroit être détournée de ce travail, sans danger.

On vitera les excès en gardant un juste milieu analogue aux indications, on saura par là conserver à son malade les forces suffisantes et renouveler le phlogistique à la nutrition, sans s'exposer à produire une surabondance qui deviendrait

aussi fatale que la disette. le point principal d'Hippocrate
 en tous les extrêmes. non satietas, non fames, neque
 aliud quidquam bonum in quod natura modum excedat [a].
 Dans les Sujets Vigoureux, la Nature trouve des ressources,
 que l'art peut lui procurer dans les Sujets faibles.
 une diète rigide convient aux premiers & nuirait aux
 autres. les deux observations suivantes viennent
 à l'appui de cette double vérité.

observation. un homme âgé de 30
 ans d'une constitution robuste & d'un bon point
 assés fourni eut à l'anus, une fistule complète. & à
 la pointe du doigt, elle fut opérée par l'excision
 qui avoit produit une déperdition de substance considérable,
 le malade qui avoit été obligé de se transporter pour
 subir cette opération, desiroit fort de s'en retourner
 bientôt chez lui; il étoit persuadé que la fermeté de la
 diète pourroit contribuer beaucoup à accélérer sa
 guérison, en conséquence il ne voulut prendre que du
 bouillon léger à la viande & de la tisane. il se tint
 exactement à ce régime pendant trois semaines.
 son bon point fut diminué, mais sans aucun accident.
 le mois étoit à peine écoulé qu'il fut complètement guéri;
 huit jours suffirent pour le ramener par gradation
 à l'usage de ses aliments habituels.

[a] Hipp. aphor. IV. Sect. 11.



observation. Un jeune homme
 d'une constitution maigre & délicate ressent à l'anus
 une douleur sourde qui l'inquiète, il augmente pendant
 trois jours. le malade appelle un chirurgien qui après
 avoir examiné le mal ne reconnoît qu'une dureté qui
 ne semble pas devoir occasionner de douleurs aussi fortes
 qu'elle en produit. on pratique la saignée qu'on n'ose
 pas répéter, à cause de la faiblesse du sujet, on applique
 des cataplasmes anodins. le sixième jour le malade
 demande lui-même qu'on lui fasse l'opération, on se
 rend à son desir & il sort de l'ouverture un verre de
 pus sanguinolent. la déviation du rectum & de l'anus
 le chirurgien à la sonde & à lui porter les angles.
 le jeune homme observe pendant les quatre premiers
 jours une diète assez sévère; l'ulcère avancoit vers
 la guérison; quinze autres jours d'une pareille diète
 l'avoient beaucoup maigri; la cicatrice avoit gagné la
 sphincter, on voyoit en dilatant l'anus un petit ulcère de
 la largeur de l'angle du pouce, qui fournissoit assez de
 pus & qui pendant trois semaines restoit dans le même
 état. la diète strictement observée, le chirurgien
 voulut s'assurer de la cause qui entretenoit cette
 supuration, appercut un vider fondé & va de, qu'il
 attribua à la fonte des graisses qui environnent le rectum;

il imagina de pénétrer de la Nourriture ; cela lui
reussit au gré de ses Desirs, & son bon pouvoir s'établit. Le
bientôt l'ulcère fut absolument cicatrisé.

Nos Maîtres nous ont assignée une règle,
d'après laquelle nous pouvons fixer le besoin de
l'abstinence ou des alimens, & l'on d'examiner si les
forces du Malade peuvent suffire à la violence de la
maladie ? Il n'y a pas à craindre qu'il ne pousse
d'inanition avant la terminaison du Mal ? ou s'il
est possible que la maladie finisse avant que la
diète n'ait trop diminué les forces ? [a]

Concluons de tout cela qu'il n'y a point de
préceptes absolus, que tous sont soumis aux circonstances
qui accompagnent les maladies, que leur application
doit varier à l'infini, qu'il n'y a pas possibilité d'établir
des règles de diète spéciales pour chacun des cas qui
se rencontrent dans l'exercice de la chirurgie. Et que
le mieux est de s'établir des points généraux pour
chaque exception puisse se rapprocher ou s'en éloigner
flatter de ne rien omettre de ce qu'il est essentiel de
savoir. Nous sommes donc ramenés tout naturellement
à la division des maladies chirurgicales que nous avons
annoncée. C'est le seul moyen de mettre de l'ordre
dans cette matière & de renfermer nos préceptes

[a] Hippocrate aphor. 18. Sect. 1.

Dans les bornes d'un mémoire .

Quel qu'exacte que soit la division -
généralement adoptée des maladies chirurgicales en
Tumeurs en Ulcères & en Ulcères, nous ne la suivrons
pas dans le mémoire, elle nous éloigneroit de l'ordre
et de la clarté que nous désirons mettre dans notre
travail . . quand il s'agit de l'établissement des principes
et d'en déduire des règles pratiques, on ne sauroit le
faire avec trop d'ordre ; il seroit à désirer qu'on pût
aller graduellement des notions les plus simples aux plus
composées ; lors que cela est impossible, il faut du moins être
clair & précis, c'est le seul moyen d'être utile . Si nous
nous astreignons à suivre servilement la route tracée
nous serions forcés à beaucoup de répétitions inutiles :
une tumeur, une plaie, un ulcère peuvent être de
nature différente ; l'annonce indique d'une manière
générale & fixe l'espèce d'aliment qui convient à chaque
variété ? une tumeur inflammatoire exige une autre
diète qu'une tumeur édemateuse . il nous faudroit établir
autant de règles particulières que chacune des maladies
présenteroit de différences & notre ouvrage se deviendrait
plus volumineux, sans être plus instructif . il nous paroit plus
simple & plus exact de diviser toutes les maladies
chirurgicales en trois classes principales . la première
comprendra les maladies chaudes ou inflammatoires ;

la seconde les maladies froides ou psittomatiques.
 Et la troisième les maladies mixtes ou qui tiennent
 le milieu entre les deux premières.

I°. On doit entendre par maladie chirurgi-
 -cales inflammatoires, toute plaie, tumeur, ulcère
 quelque soit leur cause, lorsqu'ils sont accompagnés
 de grands accidens, comme fièvre, délire, hémorragie,
 convulsions &c. qui mettent le malade en danger
 & qui par là se rapprochent d'avantage des maladies
 aiguës, produites par des causes internes. Il en demontre
 par l'observation suivie de plusieurs siècles, que dans
 toute maladie inflammatoire externe, l'irritabilité
 et la sensibilité sont mises en action par quelque cause
 stimulante; cette action se porte au delà des bornes,
 circonscrites par l'état de santé, le l'us la proprement
 la cause immédiate de toute inflammation. il ne faut
 pour s'en convaincre que jeter un coup d'œil sur les
 phénomènes qui en résultent: les plus constants sont
 l'augmentation de chaleur, jointe à une douleur plus
 ou moins vive; ils ont également lieu dans toute infla-
 -mmation soit externe soit interne; ceux qui ont
 quelque connoissance de l'économie animale, observeront
 que les symptômes ne peuvent exister, qu'à raison
 de l'augmentation d'entre nature de la sensibilité et
 de l'irritabilité. Si la douleur devient considérable,



la fièvre l'accompagne bientôt ; lors que les parties affectées ne sont pas assez sensibles pour occasionner l'élévation générale de la circulation, il n'existe qu'une fièvre locale. On observe alors que les artères de la partie enflammée battent plus vite & plus fort que dans l'état ordinaire. La différence de ces deux états pour établir une sous-division des maladies inflammatoires en plus ou moins aiguës. C'en de telles qui sont la plus aiguës que nous parlons actuellement : celles qui le sont moins peuvent entrer dans la classe des maladies mixtes.

Il y a donc dans toute maladie inflammatoire retourne, augmentation d'irritabilité & de sensibilité ; On donne vers ces objets que doivent être dirigées toutes les vues curatives ; il n'y a question que d'annuler ou d'affaiblir les causes irritantes & de diminuer l'intensité de leurs effets. C'en aussi le seul but que se sont toujours proposé les meilleurs praticiens, sans trop s'occuper des discussions, des hypothèses ou des erreurs théoriques dont on a enveloppé les causes & leur manière d'agir. ils ont appris de l'expérience qu'il falloit l'effervescence des liquides, & en diminuant la sensibilité trop vive des solides, on parvenoit à terminer les maladies inflammatoires d'une manière salutaire ; ils en ont vu même un certain nombre de causes mortelles & ont ils ne s'en étoient point dans le traitement de ces maladies. C'en ainsi que le sont

habiles les indications de diminuer la rarefaction par l'usage de la saignée et des delayans anti-phlogistiques de diminuer la disposition inflammatoire du sang par les delayans incisifs, de calmer l'action très forte des solides par les anodins, les relaxans, les molles de toute espèce.

Il est nécessaire que la diète concoure à remplir les indications, avec les autres secours chirurgicaux; il faut donc prescrire une nourriture dont l'assimilation soit facile, qui soutienne plutôt les forces qu'elle ne les augmente, qui calme les grands mouvemens des solides et des fluides, loin de les exciter, qui adoucit l'acrimonie et corrige la disposition à l'âcreté des humeurs. C'est le cas où le mal est le plus aigu, c'est donc celui où la nourriture doit être la plus légère [La]. La diète d'orge doit suffire, on peut la rendre plus ou moins nourrissante à la manière d'Hippocrate selon les circonstances. Ceux qui auront lu le traité de que Boerhaave a écrit sur cette matière, dans son essai sur la conformité de la médecine ancienne et moderne, ne seront point embarrassés pour régler la nourriture de cette saison.

Le bouillon léger fait avec des herbes et de l'œuf frais peut lui être substitué, mais le bouillon

[La] ubi per acutissimum in morbus, extrema tenuissime victa uti necesse est. Hipp. aphor. Sect. 1.



à la viande doit être interdit au malade dans tous les cas où la circulation trop accélérée peut nuire à l'altération des fluides. Si l'on y a forcé et en accordor, ce ne sera qu'un nuissement aux vaisseaux tels que le vis, le g. v. d'org. d'assim. les particules astringentes qu'il porteroit dans les liquides, se couvrant alors d'encroûtes, épaissies, elles ne pourront plus altérer les humeurs, rendre la suppuration ichoreuse, les chairs fongueuses et retarder la cicatrisation.

Il ne suffit pas de désigner la nature de l'aliment & la quantité que le malade peut en prendre, il faut encore diviser cette quantité par petites portions et fixer les heures où l'on doit les donner; il vaut mieux, par exemple, que le malade prenne une ou deux nourritures chaque deux heures, que de le lui donner deux fois par jour, car on lui en feroit en les deux fois une égale quantité par le moyen des fonctions de l'estomac. L'exercice mieux les aliments s'assimilent plus aisément & les humeurs destinées à le porter à la partie affectée, coulent plus facilement des mêmes propriétés. autrement il se trouveroit une trop grande quantité de chyle crû à la fois dans la masse des humeurs l'assimilation en seroit plus difficile & la fièvre s'accroîtroit. L'aliment le plus incommode qu'il en soit en trop grande masse, au lieu d'être utile, occasionne une suite de fâcheuse qui dans les grandes plaies ou les inflammations arde trouble l'économie animale & devance le travail de la nature qui s'en fait toujours.

Si important de laisser agir la liberté, une règle générale, c'est que si la maladie est assez grave pour exiger de la part du malade un repos parfait, la diète doit être extrêmement tenue et toute la nourriture qu'on peut accorder doit être liquide et en petite quantité; il seroit d'ailleurs de s'écarter de la règle à cette époque. On sait que l'affimilation des aliments est accélérée par le mouvement et qu'il seroit imprudent de fatiguer les organes en les obligeant à un travail qui surpasseroit leurs forces. Le poids d'un fardeau, dit Boerhaave, doit être calculé sur les forces de celui qui doit le porter et sur la longueur du chemin qu'il a à faire. il en est de même pour l'usage des aliments, ce n'est pas le qu'on se va le qui soutient et fortifie, mais le qu'on digère; il ne faut donc jamais en présenter aux organes plus qu'ils n'en peuvent assimiler.

Toutes les grandes opérations chirurgicales, telles que le trepan, l'empyème, le doublement, la Taille, la fistule à l'anus, les amputations, les accouchemens forcés et laborieux, les fièvres de lait avec éalies de chaleur, les dépôts laitieux dans le tissu où leurs symptômes sont à leur plus haut



degré de . entre dans la classe des maladies inflammatoires.
 le temps des opérations est un temps d'orgasme pendant
 lequel le trouble de la machine est porté au même
 point que celui qui est occasionné par les maladies de
 la première classe, même dans leur plus haut degré.
 la diète doit par conséquent être aussi sévère et
 l'abstinence des aliments solides absolue ; c'est le seul
 moyen de prévenir l'engorgement, l'hyperémie,
 l'hémorragie de . Tous les opérations se voient
 et sont suivies . Hippocrate fixoit la durée de
 la régime, jus qu'au septième jour que les acides
 ont continué de diminuer . En général il faut
 attendre la remission des acides pour se relâcher
 de cette sévérité à quelque jour qu'elle arrive . on est
 quelque fois forcé de la faire durer jus qu'au quatorzième
 jour, jus qu'au vingtième, jus qu'au quarantième et
 au delà selon qu'il subsiste quelque symptôme dange-
 reux qu'une indulgence peu réfléchie pourroit rendre
 mortel . c'est sans point ici le cas d'expliquer
 l'aphorisme de savoir dont nous avons parlé plus
 haut, dans lequel Hippocrate affirme qu'une
 diète moins rigoureuse est préférable à une trop
 sévère . on péche moins au contraire par la sévérité.

que par la saignée, surtout dans le cas ou l'émétique, les intestins ont été blessés; dans les dernières circonstances, il faut même porter le scrupule jusqu'à éviter les boissons prises autrement que par cuillerées, sans cela on exposerait son malade aux suites dangereuses. De l'Ébranlement si l'on auroit le désagrément de voir périr un Sujet qu'on auroit pu sauver.

Dans toutes les autres circonstances des maladies chirurgicales de cette première classe, il est essentiel que les blessés ne restent pas du projet à la fois. un objet important, c'est que les humeurs ne pèchent par aucun genre d'acrimonie et qu'elles jouissent constamment d'une certaine fluidité, afin que si il existe quelqu'acreté, elle puisse être évacuée par les sueurs et par les urines, plutôt que se porter à la plaie où elle occasionneroit les plus grands ravages. il faut en général que le malade boive abondamment tant que la fièvre subsiste et que les accidents inflammatoires se soutiennent, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il y a quelquefois dangeux de trop rafraichir les malades. [a] et le ferait une erreur d'urgence

[a] Hipp. aph. 51. Sect. 11.



que d'imaginer qu'un malade qui a la fièvre ne puisse
 jamais trop boire. une boisson abondante. lui nuira
 à la suite. Dans les premiers jours qui accompagnent
 et qui suivent les grands accidens; ceux de la fièvre pour
 entretenir le malade; lors où il est trop irité la suppuration
 ne peut avoir lieu, il y a donc nécessité de la modérer,
 et rien ne peut y contribuer plus efficacement que les
 boissons délayantes, mais il doit rester assez de fièvre
 pour opérer la suppuration, ce seroit d'une extrême
 vicieuse que de la supprimer. Elle arriveroit infailliblement
 par l'abus des réfrigérans; il en résulteroit encore d'autres
 & d'avantages: la machine s'affaiblirait et la partie affectée
 seroit par là privée des ressources qu'elle doit tirer
 du bon état de l'ensemble; le tissu qui environne la
 solution de continuité se relâcherait et la gangrène
 pourroit en être la suite; enfin le pus naîtroit
 pour le degré de consistance qui le fait regarder comme
 utile.

L'homme sage saura donc éviter les excès:
 d'un côté l'estomac du malade, ce sont des forces qui doivent
 nous ériger; il seroit aussi inutile d'entretenir une
 indigestion habituelle de boisson que d'en priver
 absolument. on sait combien l'action de l'estomac
 peut influer sur l'état des plaies; s'il est toujours
 surchargé, continuellement fatigué, la marche de

l'économie animale se trouve contrariée et il peut en résulter
des accidens irréparables. J'ai vu une petite vérole
donner l'éruption d'être bien faite et qui avançoit vers
la suppuration, arrêtée tout à coup dans la marche
par une boisson trop abondante, le malade en fut une
indigestion et mourut par le défaut de travail de la
suppuration; il avoit avalé vingt pintes de tisane
en douze heures. C'est un moyen trop général pour
adopter que les fébricitans doivent boire beaucoup.
" Survez, faites passer une rivière par votre estomac;
" vous ne sauriez trop boire ", disent tous les jours
ceux qui se laissent diriger par la routine. ils
devroient apprendre à ne pas oublier que la répletion
des meilleures choses peut produire des effets terribles.
il n'y a pas de praticien attentif qui n'ait observé,
comme l'a dit M. de Borden, que le poids de
malades qui ont beaucoup bu. se très souv. dans les
mouvements, surtout lors que la boisson remplit et
tiraillie les intestins. C'est donc un conseil qu'il faut
continuellement éviter; le plus sûr est de ne donner
que peu de boisson à la fois et de laisser entre chaque
verrée un intervalle suffisant pour que l'estomac
n'en soit pas surchargé.

Les boissons douces ou faibles se font le plus souvent



usage, sont destinées à delayer, à rafraichir ou à
tempérer les symptômes inflammatoires. Et alors elles
sont toutes sous le nom général d'anti-phlogistiques; ou
bien elles sont douées de quelques principes spiritueux
propres à ranimer les forces, à multiplier les oscillations
et elles ont le titre de toniques. il n'y a question ici
que des premières; les secondes ne conviennent que
dans les maladies phlegmatiques.

Les tisanes tièdes sont les plus relâchantes,
elles remplissent plus sûrement les indications qui se
présentent ici; le pendant les tempéramens lechauffés,
ceux qui sont dans la force de l'âge, surtout si la
chaleur de la saison continue, peuvent se contenter
d'une boisson degourdie. celle ne désapprouve pas
même l'usage de l'eau fraîche après la cessation de la
fièvre et de la chaleur. [a] André de la Croix
ingéite la limonade, les y voy, rosan, celui de grenade
comme très propres à rafraichir en été les tempéramens
biliens [b]. Si les nerfs étoient piqués, tirailés,
agités de quelque manière que ce puisse être, il seroit
à craindre que les boissons ne produisissent en réalité
les inconvéniens qu'on reproche aux spiritueux, il sera

[a] lib. v. cap. xxvi.

[b] trait. II. lib. I. cap. vi.

51

Donc plus prudent de préférer dans les derniers cas
la titanne d'orge, l'infusion de quelques plantes
muclagineuses, comme la mauve, la guimauve &c.
Elles méritent encore la préférence 1°. toutes les fois
qu'il se présente quelque accident nerveux produit
par la maladie même ou par le traitement chirur-
gical qu'on est forcé d'employer, 2°. dans les lésions
des parties fort sensibles, comme les testicules, les
houpes nerveuses lutanées, le poulmon, l'estomac, le
diaphragme; 3°. toutes les fois que les organes sont
affectés sympathiquement, 4°. après les applications
caustiques de vesicans, d'autoires qui peuvent faire
une impression trop vive sur la vessie.

Toutes les boissons dont l'effet m'd'altérer
le mouvement de la circulation, doivent être bannies
dans les lirloutances, ainsi l'on doit surtout s'abstenir
des vulnératoires dont on abuse si communément. un
de leurs inconvénients le plus ordinaire, c'est d'occa-
sionner des sueurs, de détourner par conséquent
le cours des urines et d'établir la constipation, deux
choses également à éviter dans le tems de l'orgasme,
les maladies des reins, des ureteres, de la vessie, de
l'urètre, exigent les mêmes précautions, à moins



qu'ils ne soient entrainés par une saignée
glaiseuse et pituiteuse. Et alors ils rentrent dans
la Seconde Classe.

Outre les règles générales, il sera bon de
faire quelques observations particulières à certaines
circonstances, par exemple, dans toutes les opérations
qui se pratiquent sur la bouche, il est essentiel
d'éviter toute espèce de mouvement de cette partie
si l'on ne veut pas courir le risque de voir décoller
les lèvres des plaies qui ont été rapprochées. Dans ce
cas, on ne sauroit toujours avoir égard au besoin
de boisson ou d'aliments et le malin qu'avec la plus
grande précaution qu'on peut lui insinuer dans
le pharynx, de manière à ne rien déranger.

Dans la Bronchotomie, dans l'Empiègne,
on doit avoir soin d'éviter les longues inspirations
ou expirations, il ne faut donc boire que peu à la
fois et ne pas avaler à longs traits. après
l'opération du Duboucelé, outre l'enorgoulement,
l'inflammation, l'hémorragie qui sont à redouter
dans toutes les grandes opérations, l'usage de l'isthmic
exige encore quelques précautions : l'Étranglement

qu'il a souffert doit déterminer à rendre les boillons
légèrement anti-septiques pour corriger ou prévenir
la disposition à la gangrène.

Après l'opération de la fistule à l'aune
par l'excision, l'écoulement pourrit dans la dissection
des cas où elle mérite la réforme sur la ligature avec
le fil de soie. Comme il est important que le malade
n'aille pas à l'aune robe dans les premiers jours,
il faut éviter les boissons qui pourroient provoquer
des selles. il y a des sujets dans les quels le petit-
lait, l'eau de poulet de. agitteur comme laxatif.
il faut y faire attention, un chirurgien éclairé
sait dans tous les cas prendre son parti rela-
tivement à la nature des circonstances.

II°. J'appelle maladies chirurgicales
froides ou phlegmatiques, celles où le peu d'action
des solides dû à leur relâchement ou à leur
rigidité, a favorisé les congestions provenant des
épaississements de humeurs ou les épanchements
lymphatiques suite de leur appauvrissement. la fièvre



les accompagner rarement. — Le sont les maladies chroniques chirurgicales dans lesquelles les alimens doivent être prescrits relativement à leur cause. — Ici comme dans les maladies inflammatoires, les règles spéciales qu'on peut établir sont soumises à des règles générales, dont il ne faut jamais s'écarter. il ne sera pas inutile de les exposer en peu de mots, au lieu de rien dire de plus particulier. on ne doit nourrir qu'autant qu'il est nécessaire pour soutenir la vie & faciliter son action, la quantité des alimens doit se mesurer sur les fonctions qui restent libres, sur la digestion, sur la faiblesse des forces digestives, sur le plus ou moins de consistance des sucs animaux. il faut avoir soin de proportionner la nourriture, à la longueur de la maladie & de prévenir la maladie contre la faiblesse & l'affaiblissement, sans oublier qu'il se voit misérable de passer les bornes, d'après le précepte d'Hippocrate qui défend de trop nourrir les longs impuiss. les alimens qui fatigueront le moins les organes de la digestion, méritent la préférence; un moyen efficace pour y parvenir, c'est d'élire des alimens qui contiennent peu de matière excrémentieuse, d'en diriger les masses &

35

de multiplier les instans de les prendre, faisant toujours attention qu'une digestion soit complètement finie, avant de donner matière à une nouvelle et qu'elles n'anticipent jamais l'une sur l'autre.

Quoique les maladies froides parcourent leurs tems plus lentement que les maladies chaudes, elles les parcourent cependant, elles augmentent et diminuent successivement; plus elles s'éloignent de l'état d'augmentation, plus on peut accorder de nourriture, parce qu'alors il y a moins de lésion dans les fonctions. lors que le mal augmente, les forces diminuent et nous avons assez fait voir que la quantité ou la consistance des alimens devoit diminuer dans les mêmes proportions.

Nous avons dit que le pou d'action des solides qu'on doit regarder comme la cause des maladies froides ou phlegmatiques étoit dû à leur rigidité ou à leur relâchement; ce qui établit deux classes de ces maladies, la première de celles où on pourroit appeler actives et l'autre de celles aux quelles parviendroit le nom de passives. Les maladies froides actives sont ou avec fièvre, ou sans fièvre décidée. cette fièvre est quelque fois un effort de la Nature ou il est inutile de favoriser; plus souvent, comme dans le



cas des ulcères anciens, cette fièvre est symptomatique, elle est occasionnée par la résorption de la matière purulente ou fangeuse qui infecte toute la masse des humeurs. Elle produit cette fièvre lente ou hecticque qui se termine par la mort. ou bien si on peut dire, si les circonstances exigent une différence dans le régime.

Si la fièvre peut devenir utile, il faut bien se garder de chercher à l'affaiblir par une diète sévère ou de gêner le travail de la nature en augmentant son force par trop d'alimens. une nourriture prescrite assimilée dont l'atténuation des parties, ne fatigue point les organes, est préférable à toute autre; les viandes légères des jeunes animaux; les poissons ou qu'on trouve sur les bords de la mer; les plantes légèrement savonneuses, sont les alimens les plus indiqués. leur quantité sera réglée sur leurs effets; la mesure la plus certaine, c'est de faire attention que la chaleur produite par l'action de la nature, n'en soit pas augmentée. dans les cas où la fièvre est symptomatique, il est difficile de prescrire une nourriture qui puisse corriger l'état acrimonieux du sang; les alimens purement animaliaux, revêtent les qualités des liqueurs animales; il n'y auroit donc que les mucilagineux

33

adoucissants, insipides, dont on pourroit essayer
quelques succès, mais les forces de l'estomac et des
intestins suffisent rarement à leur assimilation. Ce-
pendant il faut soutenir le malade et lui prescrire
des aliments de cette nature pris en petite quantité
et souvent. Lors qu'il n'existe pas de fièvre dans les
maladies lentes actives, il est moins difficile de régler la
diète; il suffit que les aliments soient adoucissants,
que leurs principes ne soient point trop exaltés et
qu'ils soient faciles à digérer.

Dans les cas où la nature est inactive, où
les maladies froides sont le produit du relâchement
des fibres, où elles n'ont aucune action, où elles sont
dans la langueur et l'atonie; il seroit à désirer qu'on
pût faire naître la fièvre; elle deviendrait le remède
le plus efficace. Et la force et l'activité des solides,
contenus dans les bornes du tempérament de chaque
individu, qui entretiennent la régularité des fonctions,
qui constituent la santé; si cette force diminue, les
liquides ne sont plus élaborés, comme ils doivent l'être.
Ils n'acquièrent ^{point} la consistance qui convient à l'état sain.
Ils pèchent par l'un ou l'autre excès, ils deviennent ou
trop fluides ou trop épais et souvent ils ont le double
vice dans des parties différentes. Ils s'arrêtent, ils



Croupissent-ils deviennent acrimonieux, les secretions s'en suspendent et la machine se détraque. Dans ces circonstances, il faut donner du ton, exciter la nature opprimée; des alimens corroborans, les assaisonnemens de toute espèce peuvent y contribuer plus survenant que des remèdes toujours dégoûtans et contre les que les Médecins et tout le Système sensible se soulève...

En général, il est nécessaire de diversifier la nourriture, selon les indications que présentent les états des humeurs trop épaissies ou trop liquides. Dans certaines tumeurs froides ou indolentes comme l'athérome, le méiencis, le fœatome; les glandes scrophuleuses, les squirres, les kistes, les exortoles où l'épaississement domine; on emploiera des alimens savonneux, de ceux qui abondent en huile animale; ils accéléreront la fonte de ces humeurs engorgées, la plupart de Nature acide. les fruits fondans d'été tels que les poires, les pêches, les nûres sont au premier rang.

L'épaississement acide se corrige par l'usage des Substances animales prises surtout dans la classe des volatiles, des amphibiés, des poissons, les oeufs. rien n'est plus propre à accélérer la circulation, à éteindre les saës épaissies que le Châir ou le bouillon de Vieilles Volatiles; elles contiennent, dit Arbuthnot, quelque chose

de subtil. & de médiocrement acré; propre à l'effet. certains végétaux abondans en sel; l'ail, les oignons, le persil, le cresson . . . les noix, les noisettes, les olives, les truffes noires, trouvent encore ici leur place avec les restrictions que peuvent exiger l'âge, le tempérament ou quelque autre circonstance.

Les infiltrations aqueuses, demandent un régime sec; absorbant & diurétique, comme tous les cas accompagnés de faiblesse & de relâchement. le pain grillé, les asperges, le fêver, le persil, les artichauts, les viandes roties & épicees avec divers acides comme le vinaigre & avec le sel marin. & si l'on est menacé de gangrène, avec le poivre, le gingembre, la ganelle; tous les alimens les plus savoureux & les, ainsi que dans les autres cas de tumeurs aqueuses, de plaies ou ulcères, dont les chairs pâles & le pus peu consistant annoncent le mauvais état des humeurs.

Toute opération destinée à évacuer de l'eau accumulée en quelque partie du corps que le foie demande le même régime. à titre de tonique; il convient encore à ceux chez qui des hernies, croissent occasionnées par une laxité trop marquée dans les fibres, à ceux chez qui le défaut de ton. dans les



liquens pourri favoriser la recidive de la stone & l'uracation.

La nature des boissons doit être réglée sur celle des aliments, & l'on verra que j'ouvrenous les liquides toniques, capables de fortifier les Solides, de rendre plus méabiles les humeurs accumulées par l'ongestion, & de faire rentrer dans leurs canaux naturels celles qui se sont infiltrées. ainsi les infusions Vulnéraires qu'on prodigue si mal à propos dans les maladies Chaudes, trouveront ici une application plus heureuse, les légers Succourages ou chargés des principes actifs des plantes aromatiques, les eaux minérales toniques &c. peuvent être utiles. On peut même dans quelques occasions, avoir recours avec succès aux liquides fermentés &c. surtout au vin. presque tous les auteurs depuis Hippocrate, jusqu'à ceux de nos jours, se sont accordés à regarder le vin, comme le plus grand ennemi des plaies, & ils l'accordent quelque fois, s'il en tolèrent l'usage, plutôt qu'ils ne le conseillent. En certaines circonstances, le n'en qu'à titre d'exceptions; ils ont toujours soin de joindre à cette indulgence quelques restrictions ou quelques correctifs [a]. mais il me semble qu'ils ont fait de ce précepte une règle trop générale.

[a] Hipp. rat. viét. in alut. lib. V. cap. XXVI. and. c. l'urac tract. II. lib. I. cap. VI.

En) Effet le Vin est tout-à-indiqué dans toutes les occasions où il est nécessaire de prévenir ou de détruire l'irritation et de diminuer les forces de la pléthore. Dans toutes les grandes plaies, dans toutes les grandes opérations dont l'inflammation doit ou peut être la suite, il est prudent de s'abstenir de cette boisson ou de toute autre piquante; Elles seroient propres à augmenter la tension, l'éretisme, à fronder les extrémités nerveuses, à favoriser l'hémorragie, à suspendre les évacuations, qui dans les cas ne se font avec aisance que quand le système est étalé. mais dans les maladies qui reconnoissent pour principes ou pour effet immédiat, l'atonie et le relâchement des solides, la stagnation des liqueurs ou du moins la lenteur de leur mouvement, il faut des secours particuliers qui puissent soutenir et fortifier les malades épuisés. ainsi dans les cas de la paralyse, des scarifications qu'on pratique aux jambes des hydropiques, le vin pris modérément devient un tonique utile. c'est donc à tort que Boerhaave propose d'interdire cette liqueur du régime des maladies chirurgicales. [a] les affections

[a] Salsum, aromaticum, acedum; Vinum. Valeriana-
malis. — aphor. de laqueo. in cur. morb.



Sur cet objet tout affirmatif trop générales de l'expérience ne les justifie point; aussi Sauvastien les a-t-il modérées, peut être ne les a-t-il pas assez restreintes. Le Vin, dit Celse, est en général un très grand ennemi des urines, mais il y a des laqueurs qui exigent absolument; Andrie de la froix qui rejette tout à fait le Vin. Dans la cure des ulcères, ne laisse pas de le recommander; même dès les premiers jours, si quelque accident grave paroit l'exiger, La I est un peu de ce nombre une très grande foiblesse, mais qui succède à une hémorragie considérable, un coup de ramme cachectique, une mauvaise santé habituelle, la grossesse, un rhumatisme froid &c. &c. qu'on accorde alors du Vin, dit-il, mais qu'on le donne léger en trempé avec l'Eau de qu'Hippocrate l'a approuvé. De cette manière, il sera moins sujet à porter à la tête; on diminue encore sa force en y trempant un morceau de pain qui absorbe les parties les plus spiritueuses; la tête alors & les nerfs en sont moins affectés. le même auteur d'après Galien & Avicenne conseille l'usage du Vin, lors que la régénération des chairs se fait, par alors, dit-il, il augmente les forces & contribue à accélérer la guérison.

163

Ambroise Paré qui prescriv le vin jusqu'à ce que les
grands accidens soient passés, ce qui n'arrive qu'une selon
lui, dans les plaies de tête - fût tout - avant le quatorzi-
ème jour, [a] retournoit des cas d'exceptions.

En Effet Si le malade est scorbutique, s'il y
a chez lui disposition au Sphacule, si la gangrene
est purement locale, si elle tient à une dégénération
alkaline, les Mârs ne doit-il pas trouver dans le vin un
remède approprié à titre de Tonique et d'anti-Séptique?
S'il est foible et que des défaillances menacent sa vie,
hésitera-t-on à satisfaire à l'indication la plus pressante?
la crainte de voir enflammer la plaie, est-elle quelque
chose en comparaison de voir rétablir l'économie animale
en général? il y a une incontestable vérité dans
la maxime de ceux qui bannissent l'impitoyable vin
et cette liqueur dans le cas même de prostration de forces
tandis qu'ils ne craignent pas de prescrire des potions
analeptiques spiritueuses et autres remèdes acres & irritans.
il ne faut donc pas se contenter de permettre le vin, on
doit le prescrire hardiment comme moyen thérapeutique
toutes les fois qu'il sera question de soutenir, d'augmenter
les forces. il en est de même de l'usage des autres

[a] liv. X. Chap. XIV.



Des autres boissons spiritueuses & toniques. - ce que nous avons dit du vin, pour leur être appliqué respectivement à leur plus ou moins d'activité.

III.° *Se* Place dans la classe des Maladies. Mixtes la plupart des cas chirurgicaux, qui ne sont ni accompagnés des grands symptômes de ceux de la première classe, ni absolument privés de ceux dont l'absence caractérise la seconde. ils forment une classe moyenne dont le régime se rapproche de celui de l'une ou de l'autre des premières, selon que la circonstance déterminée s'en rapproche plus même. En général il doit être moins sévère que celui des maladies inflammatoires & moins aigre, moins irritant que celui qui convient aux maladies vénéreuses. il comprend les alimens qu'on peut accorder dans les blessures légères, dans le second & le troisième cas des maladies inflammatoires, dans les suites des louches laborieuses & forcées, des dépôts laitiers changés en ulcères; dans les cas où il faut soutenir ou exciter l'activité des lésions; après les grandes opérations, soit que le trouble de l'organe qu'elles excitent se passe.

C'est proprement, à quelques modifications près, le régime
des convalescents et des maladies chroniques de l'estomac.

N'oublions pas qu'on ne doit faire passer
les malades de la diète sévère, à l'usage libre des
aliments que par gradation; on s'affaiblirait des rectitudes
dangereuses, en leur permettant une nourriture trop
solide, avant que les organes aient recouvré les forces
suffisantes pour la digérer. Tant qu'il existe de la
fièvre dans les maladies de la première classe, il faut
l'en tenir au régime que nous avons prescrit, la
nourriture que quand elle a cessé, ou du moins qu'elle se
considérablement diminuée, qu'on peut augmenter
graduellement la quantité de nourriture. Les forces
de l'estomac sont notre boussole; peu d'aliments à la
fois et souvent repétés seront moins nuisibles que beau-
coup à la fois et rarement. il faut avoir soin de ne
prendre dans un repas que d'une sorte d'aliments de
marcher scrupuleusement tout ce qui a besoin de l'être;
la mastication exacte mêle intimement l'aliment avec la
salive et c'est le premier changement qu'il doit éprouver
c'est un commencement d'animalisation nécessaire
pour qu'il continue à s'écarter facilement, dans
l'estomac et les autres organes digestifs. le défaut de



malnutrition, contribue plus qu'on ne le pense ordinairement aux digestions difficiles, laborieuses, même dans l'état de santé parfaite. Combien ne doit-il pas nuire dans un état de faiblesse où l'on a besoin d'une bonne digestion, pour recouvrer les forces et se rétablir intérieurement. Ces vérités paraissent triviales, mais elles sont importantes et l'on ne saurait trop les répéter, lors qu'il est question de la santé et souvent de la vie.

Après la cessation des symptômes les plus graves, il faut donc des aliments légers, tels que le lait, l'indur, les scorsoneres, les carottes, le ris cuit au gras, quelques fruits fondans et médiocrement savoureux, comme les poires, les pêches, les raisins bien murs. Si l'on a quelque raison de craindre la disposition alkalescente des humeurs, on insinua par les farineux, les fruits acides tels que les oranges, les citrons, les pommes de reinette. ... Les derniers contiennent beaucoup d'air et pourroient occasionner des flatuosités, on prévient ce mal en les faisant cuire: il ne faut permettre l'usage de la viande qu'avec précaution, dans la cas, la volaille est préférable à la chair de quadrupèdes, elle se digère plus facilement et semble être en quelque manière moins animalisée. à la vérité nous conservons la faculté de transmuter les aliments en notre substance, mais ils retiennent toujours quelque chose

De leur premier caractère, surtout dans un fœtus. par cette raison, la chair des quadrupèdes ne doit qu'être employée avant la cicatrisation, il seroit à craindre que les parties putrescibles, qu'une assimilation imparfaite laissoit aborder à la plaie, ou à l'ulcère, ne contribuassent à entretenir le gonflement directement opposé à l'affaiblissement, et l'amaigrissement généralement nécessaire pour que la cicatrice se forme. Il faut s'abstenir surtout de la chair des animaux qui en ont mangé d'autres; tels sont les chiens sauvages, les cochons etc. les substances rendent le sang acide, elles en augmentent le mouvement et la chaleur, elles doublent la fièvre et peuvent occasionner des hémorragies, surtout dans les tempéramens naturellement chauds. il est encore essentiel d'éviter les viandes pécuniaires et d'un usage impie la transpiration, et l'acte de l'acte du coït, de l'anguille et des animaux dont la graisse est huileuse. les huiles et les graisses se ramolissent par leur séjour dans un lieu chaud, elles s'assimilent difficilement à nos humeurs; et dans le cas même où elles s'y assimilent, elles deviennent un obstacle à la réunion des chairs. elles obstruent les vides vasculaires, elles y demeurent et la chaleur en exaltant les parties huileuses, les rend propres à empêcher la résolution

des inflammations; Elles ne peuvent acquiescir que des propriétés vitieuses.

#favorisera

Le foye des animaux abonde en huile, affère agréables au goût, mais les alimens dégénèrent dans l'estomac avec la plus grande facilité & les chirurgiens s'en appropriaient bientôt, au caractère que prend la plaie. D'ailleurs les alimens [#]les formes & la généralité des accidens qui dépendent d'un trop grand relâchement des solides. Les propriétés les rendent peu souveraines après les lacerations & les luxations, lorsque l'extension qu'on leur souffre les ligamens, demande des alimens qui leur rendent le ton & la force, la paille de prévenir de nouveaux déplacements.

Leur donner le traitement des fractures il faut prévenir des alimens en la même quantité & de nature appropriée pour favoriser la formation du cal. Ambroise Paré conseille dans les circonstances les extrêmes cartilagineuses & les osseuses, comme les pieds, les oreilles luites avec l'orge mondé ou le ris, il recommande pour le desfour l'usage des châtaignes & des nesses; il y a autant de danger, dit-il à user de viandes trop dures que de trop légères: les dures font un calus trop dur & les trop légères en produisant un trop délié; le

regime, dit Galien, doit être visqueux... André de la Croix appuie le sentiment de l'auteur : lors que cette substance cartilagineuse, compacte et épaisse qui a reçu le nom de *cal* se forme après une fracture, il faut faire usage d'aliments visqueux, capables de contribuer à la formation. [a] ajoutons à ces réflexions qu'un regime trop serré, n'est pas moins propre à retarder la guérison qu'une nourriture trop abondante. On l'entend quand on prévoit que la cure doit traîner en longueur, qu'il en est utile d'accorder un peu d'aliments. Les Grecs ont à la vérité poussé la sévérité de la Diète plus loin que nous, dans le premier temps des maladies chirurgicales, mais que dans les blessures dangereuses, Hippocrate refuse toute espèce d'aliments dans les deux premiers jours, mais nous sommes plus sévères dans le troisième temps de ces maladies que ne l'étoient Ambroise Paré et André de la Croix. La raison qui nous engage à régler les intervalles des bouillons dans les plaies, détermine ce dernier à éviter dans les ulcères, une trop grande variété d'aliments ; il insiste sur le conseil ; mais une fois que les malades sont parvenus à l'état de convalescence, aucun d'eux ne condamner impitoyablement au bouilli, à la

[a] Traité. II. lib. 1. cap. vi. de libo.



volaille, selon notre *Universelle Methode*, Auberges
 Ravi prend le plus grand soin de diversifier les mets de-
 leur, qu'il a intention de restaurer. Soulets, Bigorneaux,
 les raux, faisans, Merles, Perdrix, truites, Lottes, brochets,
 assaisonnés au Vejus, au citron, à l'orange; garnissent
 tout à tout la table de ses malades, selon les facultés
 & le goût du convalescent. [a] Le Père de
 la Chirurgie française nous donne ici l'exemple de
 ne pas nous en tenir seulement à indiquer l'usage
 & l'usage à administrer, mais de régler encore la
 manière dont il doit être assaisonné. Il est
 n'y pas moins utile de prescrire la préparation, que
 la nature ou la quantité de nourriture. la distinction
 qu'il y a d'un léger bouillon à un consommé, de
 l'eau de veau à la chair de cet animal. Exposé
 unique tous à l'air & ensuite rotie, établit des
 différences qu'il est important de ne pas négliger
 dans la pratique; & c'est ainsi que les farines pour
 les phlegmatiques s'allèmentent mal, leur deviennent
 avantageux lorsque le mucilage en a été atténué par
 la fermentation.

51

Quelques anciens, les Arabes surtout, avoient
la plus grande confiance aux analogies entre les lésions
et les parties blessées. Je vois assurément positivement
que les parties d'animaux semblables à celles qui sont
blessées, leur sont d'un grand secours; mais pour dire
la vérité, ajoute encore André de la Croix, de qui
est cette réflexion, je n'ai jamais vu les plaies du
cerveau se guérir, par ce qu'on avoit mangé des
cervelles de poules, mais bien à la suite d'une con-
séquente d'une diète légère, réglée méthodiquement
et d'une manière convenable. [a]

Ce n'est pas que la partie blessée ne mérite
une grande considération dans la pratique, tel a
toujours été le sentiment des maîtres de l'art. En
effet la lésion d'un organe est plus ou moins grave
à raison de l'importance de la fonction à laquelle
il est destiné: on voit cela que les plaies du poulmon
et de tous les viscères estomac, exigent la diète la plus
régulière; nous avons déjà dit un mot du régime
févere en exigeant les vases de l'estomac; le général
plus la partie affectée doit contribuer à la digestion

[a] Traict. II. lib. I. cap. VI.



plus il faut de prudence & de circonspection pour régler la diète. Nous l'avons déjà dit, après l'expiration du bec de lièvre, comme après la réduction de la mâchoire, le malade ne doit ouvrir la bouche que le moins possible; les aliments doivent être de Nature à ne pas avoir besoin de mastication, tels ^{que} le gruau, les panades, les bouillis &c. [a] il en même danger, selon la remarque de Celse de le laisser beaucoup parler à cause du mouvement que la prononciation exige des lèvres & de la mâchoire [b].

Dans les érosions de l'estomac, Paré conseille le lait ainsi que dans les plaies & les fistules de la poitrine [c] cette substance qui tient aux aliments & aux boissons, pur souvent dans différents cas: mais il faut se souvenir que cette liqueur alimentaire s'allie mal avec d'autres, à moins que ce ne soit dans les estomacs robustes, dont la force d'assimilation mêle & digère également tout le qu'on leur présente. Ce n'inqu岸es le cas des valetudinaires à qui on donne le lait comme remède autant que comme aliment. il

[a] Paré liv. XVI. Chap. IX.

[b] De med. lib. VIII. Cap. XII.

[c] Liv. X. Chap. XIV.

l'on vit beaucoup dans les cas vénériens, de même
qu'après la morture des animaux venimeux, de
même enragé &c.

Le lait de femme mérite la préférence; on
peut le suppléer par celui d'âne. Dans le cas
où l'on nourrit d'une manière relative à l'indication
qu'on se propose. le lait possède l'odeur, le goût,
les propriétés des aliments qui ont contribué à le former,
c'est un moyen de le rendre médicamenteux, &c. de
faire servir le remède dans l'aliment, d'une façon
là où les organes affaiblis ne peuvent exercer que
faiblement leur action. on doit épargner à un
organe malade les frais de l'affimilation des aliments
il faut qu'il puisse en extraire sans travail la partie
nutritive. Quel avantage ne pourroit-on pas tirer
d'un aliment doux, facile à digérer qui servir en
même temps le remède indiqué. ainsi on peut rendre
le lait astringent, tonique. Dans les crachements de sang
qui ne sont pas inflammatoires ou critiques; on peut
le rendre pectoral, incisif, vulnéraire, balsamique
dans les ulcères des viscéres. M. More rapporte à
ce sujet plusieurs observations qui sont bien propres à
exciter la confiance générale sur l'usage du lait
rendu médicamenteux, par les propriétés des aliments



qu'on fait grandir à l'animal qui le fournit. [a]

Les violentes maladies des yeux ne cedent quees
qu'à une grande abstinence et celle la preserir dans
le premier temps de l'inflammation, réglant ensuite la
diète qui convient aux autres temps; plus exact en cela
qu'Hippocrate qui s'attache surtout dans ses aphorismes
de preserir en general le Vin, le Bain, et la saignée
après le Bain [b]. Les yeux baignés, Neanmoins, ajoute
celle; doivent admettre un régime moins strict, Crainte
d'augmenter l'acreté de la pituite qui se porte aux
paupieres [c].

Ces exemples suffisent sans doute pour donner
une idée de la maniere dont il faut diversifier la
quantité et la qualité des aliments, relativement aux
parties affectées. celles qui sont les plus nerveuses, les plus
sensibles, exigent en general une diète plus adoucie
et plus de ménagement. la partie sur la quelle doit se
faire une opération quelconque, determine encore en
quelque sorte le genre de régime qui doit la preceder.
Et ainsi qu'avant l'opération de la taille, celle recommen-
cée une nouvelle legere et salubre; d'après celle

[a] Hist. nat. de l'hom. malade. T. II.

[b] aphor. Sect. VII.

[c] de med. lib. VI. cap. VI.

qui en Glutineux, le prescrit une Croûton abondante. [a]

Les complications morbifiques peuvent être nombreuses ; il faut alors ménager la quantité & la qualité des aliments, de manière à les assortir aux indications présentées par la complication. C'est surtout lorsqu'il existe dans les humeurs du malade un virus quelconque, que les maladies chirurgicales se compliquent d'accidens qui les retardent ou empêchent la guérison ; c'est donc contre le virus qu'il faut tourner ses efforts, c'est lui qu'il faut vaincre avant toutes choses. Par exemple, dans le virus lencieux, comme il parait consister dans la putréfaction de la lymphé, toutes les tumeurs, tous les ulcères qui tiennent de ce caractère, où qu'on essaye une cure radicale, soit qu'on se contente d'un traitement palliatif, exigent un régime qui tende à détruire cette putréfaction existante. On pourroit peut-être mesurer les Croûtons fermentés, telle que la bière, le cidre, le poirée, le vin même, en à des exemples de leurs bons effets. J'ai eu occasion d'en voir un qui ne sera pas démenti ici.

Observation. Une fille de 10 ans d'un tempérament phlegmatico-bilieux qui a toujours

[a] lib. VIII. leyp. ultimo.



ven dans le célibat, la bourse en ouvrant une fenêtre
 contre l'espagnole, le coup porta dans le milieu de la
 main gauche, elle y sentit aussitôt une douleur for-
 tive qui se rallentit. d'abord elle se fit sentir plus vive-
 ment quelques instans après. Elle s'accrut de jour en jour
 et fut suivie d'une dureté qui malgré l'application
 des bains et des plaques résolutives fit des progrès si-
 rapides que six mois après elle avoit le caractère
 carcinomateux. [a] D'après une consultation,
 l'amputation de toute la main fut faite à ce
 terme et la plaie conduite à une cicatrice parfaite
 deux mois après. cette fille va qu'à présent fixée
 à ses occupations avec la plus grande agilité
 et s'estimant trop heureuse. Elle ne jouit pas long-temps
 de ce bien-être, car bientôt elle sentit un petit corps de
 la grosseur d'un pois qui glissoit sous la peau à côté de
 la cicatrice, cela commença à l'inquiéter. Elle s'attri-
 bua pour plusieurs fois d'une éragipole d'astuce

[a] Les progrès rapides que fait un cancer ne seroient-
 ils pas une contre-indication de l'opération, les il faut
 autant qu'il est possible se pour l'honneur de l'art. Viter
 les opérations instructives. il n'y avoit dans ce cas ni glande
 sous l'aisselle, ni ancienne tumeur ni autres preuves que
 l'habitude du corps étoit imprégnée du virus cancéreux.

57
qui affectoit tantôt une partie du Corps, tantôt
l'autre, mais surtout les jambes. un peu avant la
perfection cicatrice d'un ulcère du Sein, on lui eut
établi deux cautères, l'un au bras du même côté,
l'autre à la jambe opposée pour faire diversion à
l'humeur; Elle avoit fait usage de bouillons alterans
et avoit été purgée plusieurs fois; mais cela n'empêcha
pas le retour du mal, ou plutôt les moyens ne furent
pas suffisans pour nettoyer le sang et les humeurs du
Virus qui les infectoit. le cruel poison se porta
avec une nouvelle fureur dans l'endroit où l'accident
l'avoit d'abord déterminé. Cette petite glande grossit
presqu'en deux mois après il devint bientôt de l'étendue
d'un petit Sol, Elle ne passa jamais celle d'un œuf de
trois livres. Elle devint devenue bien plus considérable
si le feu du saignée fut de l'aliment Equ'on ne
permette cette expression, mais le sangrou s'y
oppose.

Cet ulcère fut accompagné dans sa naissance
et dans ses progrès d'une glande sous l'aisselle du même
côté, la malade n'appliqua pendant au au pour
topique que de la liqueur bouillie dans de l'eau comme
l'habitude elle avoit fait avant l'éruption de sa première
tumeur, Elle fut aussi recourue une seconde fois aux

pilules de liq[ui]e. on lui vanta beaucoup l'usage
 Intérieur de la dissolution de vitriol bleu et de vert
 de gris à la dose d'un gros sur une pinte d'eau; elle
 s'en servit depuis avec constance. les crachats cessè-
 rent de suppurar, elle s'en laissa ainsi qu'au régime
 doux qu'elle observoit: les douleurs rhumatismales en
 différentes parties du corps se laincinant dans le sein
 et sous l'aisselle qu'elle ressentoit malgré la sagesse de
 son régime, lui firent franchir les bornes de la diète;
 elle se permit le vin et les aliments de haut goût, son
 mal n'en fit pas plus de progrès. à la vérité ceux
 qu'il avoit fait jusques là étoient très rapides. sa
 situation étoit insupportable, elle attribuoit une partie
 de son mal-être à son temp[erament] critique. elle étoit quelq[ue]-
 fois trois ou quatre mois sans règles, les fleurs blanches
 auxquelles elle avoit toujours été sujette en tenoient
 lieu. et elle ne s'en trouvoit que plus mal: le retour
 de ses règles après un si longtems lui procuroit quelques
 soulagemens momentanés. tantôt elle se plaignoit de
 constipations opiniâtres qui durèrent plusieurs semaines,
 tantôt elle rendoit par le vomissement de peu d'alimens
 qu'elle prenoit; tantôt elle avoit des faiblesses qui fai-
 soient craindre pour ses jours, elle se feroit et se voyoit

Terminer par la mort ainsi que ses parents & amis, qui lui étoient fort attachés. J'oubliais de dire que le bras du côté malade, peu de temps après l'apparition de la glande de l'aisselle, s'étoit un peu considérablement enflé & étoit devenu douloureux, j'attribuai cet accident au gonflement de la glande de l'aisselle qui comprimoit les vaisseaux axillaires; la malade avoit en aussi à l'hypochondre du même côté des douleurs qui l'empêchoient de marcher, elle étoit quelque fois quinze jours ou trois semaines sans changer de posture: il lui est arrivé de passer trois mois hors de son lit, sans quitter son fauteuil. Depuis deux ans & demi elle traîne cette vie malheureuse; le régime de régime n'a apporté aucun changement à son état, depuis six mois elle n'a pas bu une goutte d'eau, elle ne boit que du vin & fait un usage très fréquent de la liqueur minérale d'Hoßmann à la dose de vingt gouttes au moins chaque fois, des leys de melisse, de fleurs d'oranges & d'Élixir de Garus. Depuis trois mois elle prend tous les jours une tasse de decoction de câpres de parots.

Tous les chirurgiens s'aventurent que si le virus cancéreux n'a pas été détruit par l'opération, la malade ne passera guères l'année sans périr. Elle qui fait la



le sujet de cette observation, présente une exception à cette règle générale. ne pourroit-on pas penser qu'elle ne doive son existence actuelle qu'à quatre traits d'agréable & fort dou-
-teux, qu'à l'usage des aliments fortifiants, du vin? ne pourroit-on pas du moins en tirer la conséquence qu'il n'y a pas si dangeux qu'on le pense d'abandonner dans les cas le régime sévère & trop affaiblissant qu'on a coutume de prescrire?

Tous les vices n'opposent pas une résistance aussi opiniâtre à l'action des remèdes; le Vénérien cédera au mercure & à une nourriture adoucissante telle que le lait. Le scorbutique sera combattu par des aliments farineux & acidules. La cacochymie pituiteuse cédera à un régime sec & restaurant. il faut aussi faire une grande attention au caractère Epidémique, s'il règne une Epidémie, il est bien difficile que les maladies chirurgicales accompagnées de solution de continuité n'y participent plus ou moins; quelque soit sa nature, elle ajoute une nouvelle indication à celle qui offroit la maladie principale.

C'est ainsi qu'en observant tout, qu'en comparant toutes les circonstances, un praticien attentif forme les maladies jusques après leur dernier retranchement, & mérite la confiance générale. mais les indications résultantes de ces diverses observations peuvent se contrarier. C'est alors à la prudence du chirurgien à les combiner de manière à en former une suite qui laisse agir la nature.



La Fille Lieutenant de M. Le
Premier Chirurgien du Roy, Professeur au
Collège Royal de Nancy, Chirurgien en chef
des hôpitaux de Charité, Correspondant de
l'Académie Royale de Chirurgie.





Summa Medicina non uti
medicamentis .

lets.

n^o 6.

1776.